l'anarchie

MAURICIUS, 2, impasse Girardon PARIS (18e) — PARAISSANT TOUS LES JEUDIS — ABONNEMENTS : 6 francs par an

DIXIÈME ANNÉE — 474 | DIX CENTIMES | JEUDI 14 MAI 1914

Gueules d'Electeurs et Mufles de Candidats

Ouf!... c'est fini... je puis aller me faire désinfecter... j'en ai besoin... Depuis un mois

Du levant au couchant, partout, du sud au pôle

j'ai harangué les électeurs.

C'est une besogne réjouissante, mais on y attrape des microbes, des extinctions de voix et, de temps à autre, un œil au beurre noir et une heure au poste de police.

Par contre, on jouit, sans bourse délier, de spectacles divers, mais également folâtres.

Jaurès rugit presque aussi bien que Mounet-Sully, et Marcel Habert est bien plus comique que Galipaux.

Les amateurs de théâtre et de comédie sont donc à leur affaire pendant la période électorale.

Il y a même des coulisses, mais, contrairement à ce qui se passe dans les music-halls, les marcheurs n'y entrent pas; seuls pénètrent dans les coulisses les vieux chanteurs auxquels, par déférence, on donne le titre de maître-chanteurs, y entrent parfois aussi les élèves chanteurs : ceux qu'on fait chanter.

Le sport est largement représenté.

L'hippisme y a une grande place. Certains concurrents arrivent dans un fauteuil, d'autres semblent ne passer le poteau qu'à coups de cravache. Cela dépend des maquignons qui ont plus ou moins dopé les chevaux. Parmi ces canassons, qui veulent s'atteler au char de l'Etat, beaucoup n'ont pas même été capables de conduire le modeste fiacre de leurs affaires personnelles, cela ne les empêche pas d'arriver, le turf électoral ayant ceci de particulier que les carnes ont beaucoup plus de chance que les purs-sangs.

La boxe a été très en honneur cette année, on ne compte plus le nombre de swings, uppercuts et cross qui ont été échangés entre les divers champions; toutefois, on nous permettra de constater, avec regret, l'avilissement des bourses données aux concurrents; certains malheureux se sont fait consciencieusement casser la gueule pour quarante sous, et même pour moins.

L'escrime n'a eu, à notre connaissance, qu'une seule représentation : M. Miguel Almareyda, qui a fait autrefois, à la petite Roquette, des études approfondies sur la moralité publique, a voulu enfoncer dans le crâne du citoyen Lebey la nouvelle doctrine radicale, mais Lebey, peu endurant, a enfoncé trois pouces de fer dans la poitrine du champion caillautiste. Nous sommes sûrs d'être les interprètes de tous nos lecteurs, en adressant à la famille éplorée nos sincères condoléances.

Caillaux et d'Aillères ont échangé aussi deux balles sans résultat. C'était à prévoir, l'art parlementaire consistant non à tuer les oiseleurs, mais à plumer les pigeons.

Quant à l'acrobatie, tous les candidats s'y sont montrés fort entraînés. Nous proposons toutefois la couronne de laurier au citoyen Jacomet qui, dans le XIe arrondissement, a trouvé moyen de se dédoubler à la fois pour Paté et pour Loyson. Nous pensons que c'est un record de dislocation qui mérite un petit encouragement.

Les prestidigitateurs, les bonneteurs, les pipeurs de voix ont donné de nombreux échantillons de leur talent.

Nous ne parlerons que pour mémoire du mât de cocagne, et du camarade Lépine qui n'a pu décrocher le coquelier, parce qu'il avait la *peau lisse*. Nous le regrettons vivement.

Les sauts furent nombreux et les sauteurs innombrables. Les candidats pratiquent alternativement le saut à droite ou à gauche, suivant les circonscriptions; quant aux électeurs, eux, ce sont des sots en profondeur.

***

A travers toute la friperie électorale, nous avons promené la claire, lumineuse et sereine philosophie anarchiste.

Et si, parfois, devant certaines hures, nous avons dû employer la violence, presque toujours, en des salles combles, nous avons recueilli une attention soutenue et une sympathie réconfortante.

Le bon dieu sait pourtant seul ce qu'est exactement la puanteur de l'égout électoral.

Quant à la bêtise des électeurs, elle seule peut donner, comme a dit je ne sais plus quel philosophe, l'exacte notion de l'infini.

Les candidats se sont vendu mutuellement les voix, comme on vend les cochons au marché, au plus offrant et dernier enchérisseur.

Et la foule, incapable de discerner elle-même ses propres idées, a suivi en bêlant le chemin tracé par ses apprentis bergers.

Et ainsi on a vu des troisannistes féroces se désister pour des socialistes, alors que par ailleurs, des radicaux-socialistes donnaient leurs voix aux réactionnaires.

Au demeurant, les vieux arguments ont été rassassés après avoir été longtemps ressucés.

Les droitiers ont reproché aux gauchers d'être vendus à l'Allemagne, et ceux-ci ont agité le danger clérical.

Quant aux anarchistes, il y a longtemps que tout le monde sait qu'ils font le jeu de la réaction.

Je n'avais pourtant encore jamais entendu cet « argument » dans la bouche d'un syndicaliste-révolutionnaire.

J'eus la peine de l'ouïr à la dernière réunion que je donnai dans le XVIIIe. Alors que, devant un public attentif, j'avais, deux heures durant, argumenté contre le parlementarisme même, et surtout socialiste, et que les contradicteurs, pourtant nombreux, n'osaient réfuter les preuves innombrables que j'avais apporté, un membre de la F. C. A. monta sur la tribune et vint lancer contre moi la vieille et grotesque accusation, l'accompagnant de calomnies si grossières que je n'eus d'autres ressources que de l'étrangler un peu et de le lancer en bas de la tribune. Cela causa évidemment du tumulte. Ce fut la seule tentative de sabotage.

Partout, la parole anarchiste fut écoutée, et nous vîmes avec joie, au cours des trente-deux réunions que nous tînmes, de nombreux adeptes venir à nous.

Alors que tous les candidats socialistes bêlaient de patriotisme, alors que Brunet se plaignait qu'on ne vit à l'Exposition de Lyon que du *gothique allemand*, que Rouanet ergottait sur l'*internationalisme* mot impliquant nécessairement l'idée de nation, que Musy voulait pour la France la supprématie des airs, que la grande gueule de Jaurès venait dans le XVIIIe et dans le XIIe arrondissements proclamer le vouloir socialiste d'une France forte, d'une patrie puissante et d'une République intègre, alors qu'on entendait des Aubriot et des Lauche disserter sur les forces militaires et lutter contre la loi de trois ans uniquement parce qu'elle affaiblissait nos corps d'armée; la forte parole de l'Internationale que nous clamions : « *Les travailleurs n'ont pas de patrie* », venait éveiller dans le cœur des esclaves abêtis par les haines séculaires que les politiciens exploitent, un peu de raison et d'humanité.

Et quand tous ces menteurs professionnels exaltaient les beautés de l'impôt sur le revenu, nous venions déchirer les chimères et montrer l'inexorable loi d'airain qui sape les illusions.

Bon travail que firent avec nous les amis du XIe, du XIIe, du XIVe, du XVe, du XVIIe, du XVIIIe, du XIXe, de Saint-Denis et de Courbevoie.

Nous allâmes jusqu'en les mares stagnantes lutter contre l'autorité et montrer la blague du suffrage universel.

Ah! ce fut une réjouissante réunion que celle de Saint-Junien, dans la Haute-Vienne. J'en ai gardé un souvenir qui amusera mes jours d'ennuis. A Paris, malgré tout, la lutte s'était faite un peu sur des idées, si l'on peut appeler ainsi la loi de trois ans et l'impôt sur le revenu, mais là, dans cette campagne, les vétilles de clocher absorbaient uniquement les électeurs.

Le député sortant, nommé Marquet, vague radicaillon que oncques personne jamais n'entendit parler à la Chambre, avait comme adversaires. le citoyen Parny, socialiste unifié, M. Codet, riche parvenu et un certain Chambon, ancien instituteur.

La salle contenait bien trois mille ouvriers, mégissiers gagnant trois francs par jour, ou papetiers à qui douze heures de labeur journalier rapportent dans les quarante sols. Les quatre candidats s'exhibaient sur la tribune et j'eus comme une vague impression de lupanar où les dames seraient descendues au salon.

Le michet électoral allait choisir.

Le citoyen Parny exhibait un journal et son indignation s'exhalait en termes courroucés : « Infâmie! infâmie; M. Codet lit dans cet organe que j'ai organisé un syndicat de mégissiers pour m'acheter des litres de Pernod avec les cotisations. Infâmie! M. Codet, tous les cafetiers de la ville peuvent affirmer que lorsque je bois mon Pernod, je le paye. »

Et le citoyen Parny, socialiste unifié, tremblait sans qu'on pût savoir si c'était l'usage du Pernod ou l'indignation qui le faisait s'agiter.

Il ajouta : « On dit aussi, dans ce journal, que je dois six cent francs au boulanger Bistouille, infâmie! infâmie. »

A cet instant, on entendit un fausset qui glapissait : « Je demande la parole!» C'était le boulanger Bistouille. Il déclara en termes grandiloquents que le citoyen Parny ne lui devait pas six cents francs pour la raison bien simple qu'il ne lui avait jamais acheté de pain « C'est ce que je lui reproche! » ajouta-t-il en matière de péroraison.

Mais le député sortant prenait la parole; à chaque interruption il sautait comme un cabri. « Tu m'engueules, toi, Buquet, ah! dans le temps, tu votais pour moi parce que je te rinçais; maintenant, c'est Codet qui te rince. »

Et M. Codet, se dressant magnifique : « C'est faux, jamais je n'ai rincé le citoyen. »

Enfin, le citoyen Chambon déclara, non sans emphase : « Autrefois, j'étais instituteur, maintenant je me suis fait marchand de vin; je veux que le pauvre boive du vin comme le riche, et parce que socialiste, chaque fois qu'un malheureux veut prendre l'apéritif et qu'il n'a pas le sou, je le lui sers à l'œil. »

Ces arguments péremptoires tombaient sur les électeurs.

Et le riche Codet qui faisait travailler l'ouvrier : « Sans moi, il n'y aurait pas d'industrie à Saint Junien! »

Et le médecin Marquet qui soignait pour rien les femmes des paysans, leurs chiens et leurs vaches.

Je ne regrettais pas les cinq cents kilomètres que j'avais fait pour venir là.

Le lendemain, sur les bords charmants de la Glane, nous promenions, dans la solitude des bois, nos pensées et nos rêves, et à voir tous mes amis, joyeux et fraternels, il me semblait que j'avais fait un cauchemard, qu'il n'y avait plus de Parny, ni de Marquet, ni de Codet, ni de Chambon, qu'il n'y avait plus ces gueules d'électeurs, ces muffles de candidats, que la Nature avait purifié l'air empuanti de miasmes, et que nous allions rester là sous le soleil, à vivre entre bons compagnons, en dehors des folies humaines...

... Hier, il pleuvait, le boulevard était noir d'une foule hurlante... On donnait le résultat des élections.

J'ai connu qu'il était trop tôt pour vivre encore, mais quand même le travail que nous avons fait n'est-il pas un acheminement vers la vie, l'effort que nous donnons, n'est-il pas déjà de la vie et de la joie.

MAURICIUS.

GRIMACES & MASQUES

Les écrivains lèche-culs

C'est Gustave Téry, ex-socialiste, tantôt royaliste antisémite, tantôt progressiste asémite, qui ouvrit le feu en écrivant que Calmette était mort deux fois héroïquement puisqu'il était mort en souriant et en faisant son devoir. Puis Maurice de Waleffe entra dans la danse.

Maurice de Waleffe, alias Hartoffel, devenu journaliste par suite de la coupable négligence d'un gardien de Ville-Evrard, réclame impitoyablement chaque jour la tête de Mme Caillaux et couvre chaque jour également de fleurs la tombe de « ce pauvre Calmette ».

L'auteur du Péplos-Vert *tenta, mais en vain, d'entrer comme chef d'informations au* Temps, *mais les rédacteurs de ce grave journal firent une démarche collective auprès d'Hébrard afin que ce loufoque fut réintégré dans une maison à douches salutaires.*

Henry Bernstein vient ensuite. Boutcoupé, antipatriote à vingt et un ans, il devint ce qu'il est resté, auteur dramatique âpre et talentueux et patriote admirateur du directeur du Figaro *qui, affirme-t-il, était un homme charmant, généreux (et comment!) et galant homme (il l'a prouvé!).*

N'insistons pas.

Il faut vivre, n'est-ce pas? et le Figaro *lu par tout ce que la bourgeoisie compte de bien pensants permettra peut-être à Henry Bernstein de rentrer à la Comédie-Française d'où le chassèrent les coups de pied au cul de Léon Daudet et de Gustave Téry.*

Il y a aussi Rip et Bousquet, petits jeunes gens devenus revuistes à succès par la grâce des vieilles douairières, et qui font chanter tous les soirs à ce pauvre Voltaire qui n'en peut mais, sous les espèces de Signoret, une Carmagnole où est malmenée, aux applaudissements d'une foule de snobs et de cochons payants, la femme-assassin, tandis qu'est magnifié Gaston Calmette.

C'est ainsi, vous le comprenez, avec moi que s'obtient le succès.

Il y a encore Grégoire (de Comœdia) qui recueille les signatures pour une pétition honnissant Thalamas. Et il y en a d'autres innombrables qui ont trouvé le moyen de se lancer en littérature, de collaborer au Figaro *et au* Gaulois, *à diviniser Gaston Calmette en palabres, en articles de journaux et de revues.*

Et l'on murmure même, sous le couvert, qu'un « parisien distingué en même temps qu'écrivain subtil », *a l'intention de publier prochainement un livre à* 3.50 : *Un héros. Gaston Calmette. Et il a raison, car n'est-ce pas un véritable héroïsme que de gagner son pain quotidien en fouinant du nez et des dents dans la merde?*

Et il y a aussi tous les Almereyd'as qui lèchent la pièce de dix sous à Caillaux jusqu'à ce qu'elle se change en thune.

LE PHOTOGRAPHE.

A bas les Dieux !

« La Religion est une borne qui recule à mesure que la Science avance. » La Science, explication rationnelle et contrôlée des phénomènes naturels, tue l'idée de Dieu, explication imaginaire de ces mêmes phénomènes. Les Dieux sont encore bien vivants dans l'esprit des foules où n'a jamais rayonné le flambeau de la Science. Cette religiosité, aboutissant nécessairement au fatalisme, est l'obstacle le plus important à notre réalisation.

Au lieu de saper l'idée religieuse dans sa base, ceux qui s'attaquent aux Dieux élèvent presque toujours une autre idole sur le piédestal de celle qu'ils n'ont qu'en partie démolie. C'est la toile de Pénélope où l'on détruit pendant la nuit le travail fait le jour. Aussi il importe de bien étudier l'adversaire afin d'entrer dans la lucte avec la certitude de la victoire.

La religion fut vraisemblablement le premier vagissement de l'humanité. Aux temps ancestraux, où l'homme, poussé par la faim, était astreint à chercher sa pitance par le seul moyen de la force brutale, il est tout naturel que sa faible intelligence ne pouvait lui suggérer que de l'amour pour les éléments qui lui venaient en aide et de la crainte pour ceux qui paraissaient ses ennemis; c'est ainsi qu'il personnifia les choses : le Soleil fût un Dieu bienfaisant qui n'hésitait pas d'affronter chaque jour la lutte contre les ténèbres afin de rapporter à l'homme l'usage de la vue, condition essentielle de son existence; et comme le rôle de la Lune était analogue, mais qu'elle le remplissait avec moins de vigueur, il en fit la femelle, la compagne du Soleil. La Nuit, qui l'empêchait de discerner ses ennemis, la Pluie qui l'empêchait de chercher sa nourriture, le Tonnerre qui l'effrayait, le Feu qui détruisait son antre, l'Eau qui lui interdissait les passages; en un mot tous les éléments qui tendaient à détruire devinrent des Dieux vengeurs qu'il fallait se garder d'offenser sous peine d'encourir leur colère. Ce fut la religoin de la crainte qui se retrouve dans toutes les religions actuelles de même que chez les sauvages et qui, par son hérédité s'est transmise chez les individus les moins religieux (inquiétudes, peurs irraisonnées).

Mais l'intelligence humaine se développant et, par suite, la vie devenant moins dure, l'homme peut examiner la nature et, transmettant à ses descendants le fruit de son expérience, la religion se façonna en même temps que le cerveau humain suivait son évolution. Puis des philosophes osèrent critiquer les Dieux à qui les hommes avaient attribué et même poussé à l'excès leurs qualités et leurs défauts; sous cet effort croula le Paganisme.

Les foules désemparées étaient ainsi toutes préparées à recevoir une religion, plus moderne, répondant mieux aux idées, au besoin du temps. C'est à ce moment que le Christianisme fit son apparition. S'inspirant des critiques faites aux autres religions, il fit un Dieu unique, parfait, finiment puissant et souverain maître de toutes choses; voulant éviter l'ornière dans laquelle avait sombré toutes les religions, il se barricada contre la raison, il créa des mystères qu'il défendit d'éclaircir (défense d'ailleurs inutile), il fit la légende du péché originel, interdit de toucher aux fruits de la Science et monopolisa le discernement du bien du mal.

Mais la défense incite à la violation. L'homme a voulu savoir; s'armant de la raison, il a franchi la barricade et aujourd'hui il dit : « Le Dieu parfait est impossible, ses prétendues œuvres étant imparfaites; seul maître de toutes choses, il serait un monstre inimaginable et responsable de toutes les iniquités et de tous les crimes », et il dit encore avec Bakounine : « Si un tel être pouvait exister, au nom de l'Humanité, il faudrait le détruire. » La foule n'a plus foi au Christianisme; elle ne croit plus au paradis ou à l'enfer céleste, mais elle est restée religieuse. Pourrissant dans l'ordure, croupissant dans son ignorance, elle est fataliste et résignée; ayant depuis longtemps perdu l'habitude de penser, elle accepte les idées toutes préparées. Aussi de nouveaux religieux tâchent de capter son énergie aveugle pour la faire servir à leurs propres fins; comme tous leurs prédécesseurs, ils demandent de nombreux sacrifices au nom d'une entité quelconque (Patrie, Socialisme, etc.). Ils emploient toujours un langage et des formules religieuses, ils ne parlent que de droits, de devoirs, de sacrifices, de choses sacrées, etc..., il professent toujours le même mépris de la vie (des foules) pour un but plus ou moins problématique, le même mépris du présent pour un avenir que leurs croyants ne verront jamais; tous abrutissent la foule au lieu de l'éduquer, aussi nous voyons toujours l'ignoble cortège des ignares et des esclaves résignés.

Tous les Psaumes et les *Te Deum* de toutes les religions peuvent se résumer par ces mots : « Pour que vivent les Dieux, tuons les hommes », et la masse, incapable de réaliser d'elle-même et immédiatement son bonheur, écoute bouche-bée les flagorneurs et choisit une quelconque religion. Quelques-uns reprennent en chœur les litanies catholiques : « Il faut être prêt à mourir plutôt que d'accomplir un péché mortel ». D'autres se gargarisent de formules à la Déroulède : « La mort n'est rien, vive la tombe! quand le pays en sort vivant ». D'autres encore, tout en restant avachis et en réprouvant les actes de révolte individuelle, déclament néanmoins dans les rangs des socialistes quelquefois anti-étatistes : « Qu'importent ceux qui tombent, si ceux qui suivent ramassent l'étendard (rouge ou noir) de la révolte pour le brandir plus haut ». Les foules restent religieuses parce qu'elles ne sont pas touchées par la Science que leurs popes se gardent bien (et pour cause) de vulgariser parmi elles.

(*A suivre.*) J. GIRARD.

CROQUIS DE LA RUE

SUR LA ROUTE

Quand je vois l'ouvrier, le soir, après sa tâche,
Concevoir, discuter, les problèmes sociaux,
D'un avenir prochain nettement se détache
Le Grand Jour qui fera tous les hommes égaux.

Mais quand je vois bondés les cabarets sordides
Où l'alcool, hélas, obscurcit les cerveaux
Et grave sur les fronts de dégradantes rides
Je crains ne jamais voir venir les Temps nouveaux.

O, vous cœurs généreux, qui bataillez sans trêve
Pour éclairer le peuple et faire que le Rêve,
Soudain, se réalise au moment opportun,

Que votre Foi pénètre en notre âme qui doute
Et montre à l'égaré les beautés de la Route
Allant vers l'idéal : Un pour tous, tous pour un.

XÉNO.

La guerre ne détruit que ce qu'il y a dans le peuple de jeune, de fort et de bien vivant; elle ne tue que l'espoir de l'humanité.

***

Le sentiment patriotique est de tous les sentiments qui agitent les foules, le plus irraisonné et le plus grossier.

***

La Patrie, c'est deux ou trois bandits qui s'arrogent le droit de faire de toi moins qu'un homme, moins qu'une bête, moins qu'une plante : un numéro.

Octave MIRBEAU.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

AU CENTRE DE LA TERRE

Ce fut toujours un rêve des hommes que de pouvoir descendre jusqu'au centre du globe sur lequel ils vivent. Le verrons-nous se réaliser un jour, comme successivement se sont réalisés les autres grands espoirs qu'avaient conçus nos ancêtres? On ne peut l'affirmer, car de sérieuses difficultés se présenteront à ceux qui voudront sérieusement en tenter l'essai. Ce ne serait du reste pas par simple curiosité qu'un pareil travail serait mis en œuvre. Camille Flammarion en a depuis plusieurs années déjà fixé le but : « capter les incommensurables sources d'énergie et de chaleur » qui sont enfermées au centre de la terre. Poussés par cet espoir, il semble bien que les ingénieurs arriveront à leur but et sans être trop optimiste on peut prévoir que d'ici deux siècles — et très probablement moins — un voyage au centre de la terre se fera le plus aisément du monde et sans plus d'aléas que les voyages qui se pratiquent actuellement à sa surface.

Cette éventualité paraît tout à fait normale à M. J.-E. Murphy, un éminent ingénieur anglais. Il a mis sur pied un plan, un projet tout à fait complet des conditions dans lesquelles une telle entreprise pourrait être menée à bien.

Il met d'abord de côté l'inconvénient depuis longtemps signalé de la chaleur centrale terrestre. Pour M. Murphy, les théories des géologistes modernes sont exactes. Le centre de la terre est pour eux et pour lui aussi solide, aussi dur que le meilleur acier. Mais il y aurait à vaincre d'autres forces aussi puissantes et aussi tenaces que la chaleur. Cela ne semble pas l'effrayer. Jusqu'à une profondeur de deux milles, le puits pourrait être perforé par les moyens usuels et sans nécessiter un mode opératoire spécial. Les matériaux seraient remontés à la surface comme dans l'industrie minière à l'aide d'un câble. Mais à cette distance, les choses changeraient radicalement et il faudrait envisager une transformation totale des moyens de transports. Entre deux et trois milles, en effet, les câbles casseraient infailliblement sous leur propre poids. Il n'y a pas d'acier capable de résister et il serait impossible de songer à remonter les déblais à la surface de la terre par le procédé employé jusque-là.

Sans doute il serait possible de faire des installations successives, chacune de la profondeur à laquelle les câbles peuvent utilement travailler. Ces câbles seraient actionnés isolément et plus sieurs transbordement de matériaux les mèneraient jusqu'au jour. Cette conception est impraticable à cause de l'extrême lenteur qu'elle imposerait aux travaux. La vitesse la plus grande actuellement atteinte par les monte-charge est de 230 à 250 mètres à la minute, soit environ 13.000 mètres à l'heure. Cette vitesse, si l'on tient compte des transbordements à opérer tous les 2.500 mètres, serait réduite dans de fortes proportions — environ 4 ou 5.000 mètres à l'heure — ce qui rendrait excessivement lentes les opérations de déblaiement.

Pour M. Murphy, la seule solution possible est la construction d'un chemin de fer en spirale, établit le long des parois du puits à mesure de son établissement. La voie en serait double, une voie montante, une voie descendante. La courbe du tracé serait d'au moins 275 mètres, ce qui nécessiterait un puits de 350 mètres de diamètre. Sa construction ne présenterait aucune difficulté. A partir d'une dizaine de kilomètres, il y aurait lieu de se préoccuper activement de la ventilation du puits. Une énorme conduite d'air a été prévue pour cela dans l'axe du puits. L'air y serait envoyé sous pression et s'échapperait par des bouches placées le long des parois. On pourrait également utiliser l'air liquide.

Le volume des matériaux à extraire de la terre pour y pratiquer un tel trou est d'environ 320 kilomètres cubes, assez pour constituer une île en plein océan.

Les géologistes admettent l'existence à l'intérieur de la terre d'une hydrosphère, masse liquide dont les mers seraient la partie visible à nos yeux. Cette eau serait à l'état de vapeur. M. Murphy estime qu'elle s'échapperait sans danger par l'ouverture pratiquée. En tout cas, en opérant de la sorte, il estime que sans crainte, sans complications, on pourra parvenir au centre du globe.

Incontestablement on se trouverait en présence de sources considérables d'énergie qui pourraient être captées et utilisées immédiatement. Mais l'achèvement du puits terrestre central aurait bien d'autres conséquences. L'or, les métaux précieux, les diamants ont été formés à de très grandes profondeurs sous l'action des volcans, et il est certain qu'ils existent en quantité considérable à l'intérieur de la terre. Leur dépréciation sur le marché serait immédiate et il faudrait songer à changer l'unité monétaire, les métaux précieux deviendraient absolument inaptes à cet usage. Un autre phénomène curieux dont il faudrait tenir compte serait la perte de pesanteur, aussi bien pour les gens que pour les choses, à mesure que l'on s'enfoncerait. A 1.000 kilomètres, elle se ferait sérieusement sentir et augmenterait rapidement; à 3.000 kilomètres, elle serait seulement de 70 0/0 de ce qu'elle est à la surface de la terre. En d'autres termes, un homme pesant normalement 75 kilos n'en pèesrait plus que 52 et un wagon de 70 tonnes n'en accuserait plus que 49. Une conséquence directe de cette diminution de pesanteur serait une égale diminution de l'adhérence. Il serait très difficile, sinon impossible, de maintenir un train sur ses rails.

Comme une collision contre les parois du puits n'en aurait pas moins des conséquences déplorables, il serait indispensable de remplacer la pesanteur disparue par une autre force.

Ce ne pourrait être que le magnétisme. Les roues fixées à la carrosserie des voitures seraient métalliques et rouleraient sur des rails parcourus par un courant électrique d'insensité suffisante pour les fixer à elles.

Tout cela est faisable. M. Murphy ne s'est pas contenté de le créer en imagination. Il en a fait les dessins détaillés et cotés, comme pour une prochaine exécution.

Avec des moteurs appropriés, la pente de la voie pourrait être de 25 0/0. A une vitesse de 40 milles à l'heure facilement réalisable en descente, il faudrait un mois pour parvenir au terme du voyage et deux pour revenir au jour. Au départ, il y aurait lieu de recourir à l'éclairage artificiel constant des wagons, et vraisemblablement, à une profondeur de 200 milles, l'éclat des composés métalliques suffirait à illuminer le tout. Le promoteur d'un tel voyage promet aux voyageurs éventuels le spectacle d'extraordinaires merveilles. Au terme du parcours, tout le monde serait naturellement aviateur, sans le moindre danger, le poids n'existant plus.

L. C.

FANTAISIE

PAGES D'AUTREFOIS

Suite (1)

On apporte à boire.

Les titres pleuvent, mais pas un qui vaille.

On fume. Les verres se vident.

Le temps passe et le bon titre ne vient pas.

— Nous ne cherchons plus, nom de Dieu!

Voyons, Murjas, tu ne cherches plus?

— Mais si, bordel! je cherche. Je cherche un verre plein, car le mien est encore vide et j'ai soif.

— Tu as toujours soif!

— En effet. Mais, est-ce ma faute? En me baptisant, le maquereau de curé, maladroitement, m'a foutu du sel dans la bouche. Aussitôt, j'ai gueulé pour demander à boire. On ne m'a pas compris. On a cru que c'était la cérémonie qui m'emmerdait. On s'est contenté de me secouer pour essayer de me faire taire.

Ça a duré une heure. Alors, j'ai eu tellement soif et on m'a tellement secoué que mon envie de boire est passée dans le sang. J'ai, dans le gosier, une cristallisation saline que mon sang — qui n'a jamais pardonné — entretiendra jusqu'à la mort. Les hommes de science nomment cette maladie la selphylis.

— Ah! tu nous barbes! C'est la scie.

— Non, ce n'est pas la sy, c'est la sel. Bien que la sy soit aussi une maladie du sang, je ne vous parlerai, ici, que de la sel.

Donc, je suis selphylitique, et non syphilitique.

La selphilis est, messieurs, plus répandue que vous ne le supposez. N'entendez-vous pas dire journellement de quelqu'un:

(1) Voir le précédent numéro.

Il est dessalé. Or, qu'est-ce qu'un dessalé? C'est, messieurs, un selphilitique guéri. Car on en guérit quelquefois. O Dieu! que ne le suis-je! C'est affreux : tenez, en parlant, il me semble toujours avoir un grain de sel dans le gosier.

— Grain de sel! grain de sel! ah! ah! parfait! Voilà notre titre : Le grain de sel.

— Epatant! épatant! épatant!

— Très épatant, en effet, messieurs; mais voyez que mon discours était nécessaire. Allons, bistro! donne à boire pour arroser le titre. On doit toujours arroser un titre. C'est indiqué par la rime. Titre, Litre.

— Très chic le grain de sel.

— Le grain de sel, ce sera la pointe d'esprit que nous jugerons nécessaire pour faire accepter la fadeur des théories.

— Le grain de sel, ce sera la Vie de notre Verbe.

— Mais, diront les « Purs », sel : Finesse, malice. Pourquoi de la malice dans l'Ecriture? Pourquoi de l'esprit, de la gaîté?

— Les « gens Graves » me font chier : ce sont de solennels emmerdeurs.

— Et des tartuffes nouvelle manière.

— « Pou, geai ». Pouah! Pouah! Eloignons-nous de notre merde.

— La nature est gaie. La vie est joyeuse. Le soleil, cet adorable chaud-de-la-pince, est un bon vieux paillard qui ne sait que nous parler d'amour.

Nous obéissons, c'est fatal. Et la lune, cette douce « voyeuse », se pâme et sourit en nous regardant opérer car, flanqué de ses attributs, l'outil créateur est plutôt drôle et l'acte délicieusement comique.

— Tout cela est très amusant et Bérenger-feuille-de-vigne n'y changera rien.

— Moi, je pense que le rire a dû naître dans le cerveau de l'homme déjà vicié, c'est-à-dire civilisé.

C'est une dégénérescence, un effet trompeur; mais, mensonge pour mensonge, j'aime mieux le gai que le triste. Somme toute, une saine gaîté se tient voisine de la bonté, donc plus près de l'impression harmonique naturelle que la monotonie, la tristesse.

Et puis, ne fouillons pas plus loin, nous avons un but à atteindre. Pour ce faire, soyons vivants, vibrants, virils et, s'il le faut, joyeux.

— La fin justifie les moyens.

— On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre.

— Assez de proverbes! il est tard.

— Si tu veux prendre du poisson,
Mets un appât à l'hameçon.

— Oh! non! pas de vers!

— Pas de vers si vous voulez : mettez des asticots.

— Ah! merde! nous sommes saoûls; allons nous coucher.

.....

Le « Grain de Sel » ne se fit pas.
On ne trouva pas l'argent.

C'était pourtant un placement de tout repos.

Depuis, une petite feuille parut avec notre titre.

Murjas, assoiffé, l'aura donné pour une absinthe.

PAUL PAILLETTE.

Notre Correspondance

VÉRITÉS

A Coste

Les « Vérités » que tu fais publier dans les deux derniers numéros de *l'Anarchie* ne sont certainement pas des axiomes qu'on n'y puisse contredire! Et si j'y contredis, c'est surtout pour te rappeler que ce qui paraît dans « Vérité » pour les uns peut n'être qu' « Absurdité » pour les autres!

Dans ton long article, tu nous vantes la société future idéale, mutualiste. Tu nous dis que la mutualité est partout dans la nature! Tu oublies qu'il y a parfois des luttes terribles entre les éléments de la nature. C'est ce qui en fait parfois la beauté! La lutte est nécessaire, inéluctable! L'entraide est nécessaire aussi, « mais elle ne doit pas être obligatoire au sens mutualiste où tu l'entends ». L'entraide anarchiste, comme nous l'entendons, c'est la *camaraderie,* et non les services obligatoires que la mutualité *impose. Celui à qui j'ai rendu un service n'est pas tenu de me le rendre!* Je ne veux pas être obligé de secourir un être que je déteste!

Plus loin, tu dis : « Quel désir avons-nous? A travail égal, part égale! » Cette *Vérité* est, à mes yeux, fausse! D'abord, elle sous-entend un contrôle du travail... Et si je ne veux pas être contrôlé, moi! même paternellement! Et les contrôleurs, est-ce qu'ils auraient part égale, eux aussi? Et si, moi, plus faible, n'arrivant pas à fournir la somme de travail du voisin, n'ai pas droit à la pâtée?

Ton idée mutualiste sent le collectivisme à plein nez, tu pars en guerre contre le louage et tu dis : il faudra l'abolir! Autant de phrases qu'emporte le vent! Mieux vaut personnellement ne plus vouloir supporter aucun maître. Qu'importent les esclaves, si les anarchistes, par leur mentalité d'hommes libres, savent s'affranchir du joug patronal et oppresseur?

Je ne veux pas faire le bonheur du peuple malgré lui, l'harmonie que tu rêves est une chimère, l'embrassade générale m'étoufferait; je sélectionne quelques vrais copains pour établir une camaraderie : voilà mon rêve.

F. DEQUESNES.

LA MORALE

A René Brochon

Je ne lis pas *l'Anarchie;* ai-je tort ou raison? Cependant, le numéro du 19 février 1914 m'étant tombé sous la main, je relève, sous la signature de René Brochon : « *Je suis un amoral, mon critérium pour* « *juger toute chose est, outre mon souci* « *constant de liberté, mon besoin d'esthé-* « *tique et de beauté.* »

D'abord, qu'est-ce qu'un amoral au sens précis du mot? J'ai peine à concevoir tel individu. Et ici, comme partout, l'absolu n'existant pas, je n'ai nul espoir de rencontrer jamais semblable objet. C'est heureux — fort heureux pour René Brochon lui-même qui, de ce fait, ne pourra jamais atteindre un si haut degré d'imperfection. Peut-être n'est-il pas aussi amoral qu'il le suppose, à preuve son besoin d'esthétique et de beauté. Ce besoin, essentiellement variable, je le sais, avec l'individu, son éducation, son instruction, etc., marque, s'il existe vraiment, un certain degré de sociabilité ou moralité. La morale n'est pas autre chose, en effet, que l'évolution dans les temps de nos anciennes habitudes de nos instincts primitifs de sociabilité; elle constitue donc infailliblement la base de tout groupement ou de toute société animale.

Et qu'est-ce donc que la liberté si chère au cœur de Brochon, sans une moralité qui en garantisse le plein exercice? Que dirait-il si un autre amoral quelconque, au nom de sa prétendue doctrine, empiétait largement sur cette liberté, à la manière des gouvernants, par exemple, amoraux eux par essence?

Et moi, ô naïf! qui, tout au contraire, pensait que l'anarchiste devait posséder et refléter une morale aussi saine et irréprochable que possible; une morale résultant de ses recherches, fruit de son labeur, toute puissante de beauté et par là en complète et constante contradiction avec toutes les hideurs de toutes les morales officielles, religieuses ou bourgeoises. Je pensais aussi que cette morale forte et belle devait, pour être bienfaisante et utile à tous, pour servir de base à une société régénérée, être à la fois égoïste (amour de l'individu) et altruiste (amour d'autrui), c'est-à-dire assembler et lier étroitement les intérêts particuliers et ceux de la collectivité en parfaite harmonie.

Egoïsme et altruisme doivent donc se confondre pour l'établissement d'une société durable conforme à son but. Nos efforts doivent donc tendre vers cette direction. De là, il ressort clairement que l'individu est soumis à deux sortes d'obligations : 1° obligations envers lui-même (égoïsme), nécessaires pour sa conservation, son développement et son perfectionnement, en un mot pour augmenter ses aptitudes d'être sociable; 2° obligations envers autrui (altruisme ou égoïsme collectif et raffiné), respect de ses semblables et de leurs libertés, etc.

C'est précisément parce qu'aujourd'hui cette conformité d'intérêts n'existant pas, parce que l'intérêt particulier est en contradiction formelle avec l'intérêt collectif; parce qu'à la base de notre société il y a cette affreuse concurrence individuelle) que nous voyons tant de laideurs, de méfaits, de chocs, de heurts, de crimes, de guerres et de misère. C'est à cet égoïsme mal compris et fatal que nous devons tout le mal social. Etayé par les dogmes en cours, il fait triompher l'autorité et la force brutale qui meurtrissent et écrasent aussi tous les parvenus et les jouisseurs, et leurs expressions, les gouvernements sont-ils de parfaits immoraux ou amoraux?

Cette amoralité de fait, René Brochon oserait-il la poser comme une doctrine sociale, ce que nos bourgeois et éminents sociologues n'ont encore osé faire?

H. A.

A PROPOS DE LA TUERIE DE MAZARGUES

A François Luchesi

Je viens de lire ton article dans *l'Anarchie,* et franchement, je t'avoue que je ne puis concevoir que de semblables sentiments aient place dans le cerveau d'un anarchiste. L'histoire que tu nous narres est malheureusement trop vraie; elle est même de la banalité de tous les jours, car il est devenu de règle courante que les dépits amoureux se règlent, non avec la logique pure de la raison, mais avec le crépitement du browning.

Jusqu'ici, les anarchistes, en déplorant ces tristes procédés, qui, selon eux, étaient déterminés par des instincts de brutes, d'odieux préjugés et aussi par le vil ressentiment du propriétaire qui se sent lésé par la dépossession de ce qu'il croit être son bien, sa chose, faisaient tous leurs efforts pour amener leurs contemporains à une plus saine compréhension de la liberté individuelle et aussi à plus de respect de la vie du conjoint volage.

Il n'était encore venu à l'esprit d'aucun anarchiste de se faire l'apologiste du crime déterminé par ce sentiment qui est la négation même de l'amour : la jalousie.

Une femme éprouve une passion — passagère ou non — pour un autre homme que son mari ou son compagnon. Quoi de plus naturel, de plus juste et aussi de plus conforme à la nature humaine qu'elle satisfasse à ce sentiment?

Toi qui, je crois, est anarchiste, et sans doute revendique pour toi le maximum de bien-être et de liberté, ne reconnaitrais-tu pas à ta compagne le droit de disposer d'elle-même en toute liberté?

En avant du Troupeau

SOUVENIRS ET PENSÉES

▣ ▣ ▣

« Mais c'est seulement pour le faire monter dans la voiture de l'hôpital, me dit un gradé, c'est lorsque nous sommes arrivés pour le chercher qu'il s'est mis en furie! »

Je comprends la science du « fou ». En effet, refuser de se laisser conduire à l'hôpital, c'était, dans la balance du doute, faire pencher celle-ci en faveur de la folie véritable.

J'allais catégoriquement refuser d'intervenir, quand il me sembla lire dans son regard comme un appel; je comprends qu'il a quelque chose à me dire. Je change d'avis et me montre disposé à jouer le rôle qu'on m'a choisi, je le joue en conscience.

J'interpelle le « fou », qui gesticule de plus belle, portant avec son bâton des bottes à mon adresse. J'ai l'air de le flatter, de chercher à le calmer en flattant sa marotte; j'ai l'air de le convaincre; il repose sur son « arme », il me tends son bras, m'offrant une promenade à travers l'Europe. Je passe mon bras sous le sien et je sens, tout en le conduisant jusqu'à la porte de sortie où se trouve l'ambulance, qu'il me glisse dans la main un papier : « une lettre à expédier au dehors, si c'est possible ». C'était pour cela qu'il avait fait tant de bruit. Avant de monter dans le « panier, il m'embrasse avec effusion.

Je crois bien à la façon dont notre premier me regardait en me reconduisant en cellule, que celui-ci avait envie d'en faire autant, tant le fou l'avait bouleversé, et tant il avait d'admiration pour la façon cavalière que j'avais de mâter les furieux?

Le surlendemain, à peine remis de cette émotion, comme si un souffle contagieux de folie était passé sur nous, voici qu'un nouvel agité fait des siennes au milieu de la cour.

Beaucoup d'entre nous, à ce spectacle, pensèrent qu'il était préjudiciable pour celui déjà à l'hospice qu'un autre, immédiatemen, cherchât à y entrer pour le même cas.

Seul, le scrupule de la liberté individuelle nous empêcha de mettre obstacle à sa tentative; seulement, il perdit dès ce jour la sympathie de la

Le premier de nos fous n'était furieux qu'en paroles et en gestes, le second devait l'être en acte.

Pourvu d'un crâne massif, il fonçait dans la menuiserie de la cour de la prison, brisant les portes légères des magasins, puis il s'en prit à la guérite du factionnaire. Les gradés, qui n'avaient pu sauver les portes, cherchaient à préserver la guérite; chaque fois que l'homme se coltinait avec, ils s'interposaient. C'était une scène impayable; le « fou » imitait la bête et cherchait à mordre.

Comme la guérite était très usagée, elle finit, après plusieurs assauts, par s'écrouler, au désespoir du « Premier », qui envoya de suite chercher l'ambulance, bien qu'il fût certain que celui-ci simulait.

C'était pour s'en débarrasser, mais il le fit accompagner d'un rapport explicatif.

Le premier de nos fous fut expédié de l'hôpital à l'asile d'aliénés, d'où il s'évada aussitôt.

L'autre y gagna soixante jours de cellule pour bris de casernements, après que quelques douches glacées l'eurent fait revenir à la raison.

Je le retrouvai quelques années plus tard à Douéra « et ceci pour les psychologues » en pleine période de pédérastie passive.

L'ambulance devait le lendemain encore prendre le chemin de la prison.

Un homme avait été trouvé affalé dans le vestibule, la poitrine trouée d'une plaie qui semblait un coup de sabre. Le « principal » arrive, comme le blessé râle... ou fait semblant, il donne l'ordre d'aller chercher le médecin de suite, pendant que nous le menons à l'infirmerie.

Monté sur les marches qui accèdent à son bureau, au lieu de trouver une consolation dans la souffrance de l'un de nous, notre premier, scrutant les groupes de son œil de lapin vanné, ne sait que répéter : « Assassins! assassins! assassins! »

Il le crie avec conviction, avec mépris, avec une haine qu'on sent commencer à venir.

La plaie du blessé, qui était affreuse à voir tant elle était large, n'était que superficielle : c'était un « maquillage ».

Il suffit pour stimuler un coup de couteau de tirer fortement sur la peau, puis de la fendre verticalement; la peau détendue une fois lâchée, la blessure s'écarte, le moindre coup de couteau donnée de cette façon semble être un coup de hache.

Quelques jours après le transport du copain à l'hôpital, nous apprenons qu'il s'est évadé.

Le lendemain, nous recevons des cartes de Belgique; elles viennent de lui.

Il dut savourer la liberté, car les juges le condamnèrent par contumace à vingt ans de travaux forcés et vingt années d'interdiction de séjour! Il est vrai qu'il n'avait que vingt ans et avec une bonne constitution il lui était possible de s'acquitter.

Ce ne fut pas son avis.

Personne n'avait encore pensé à la possibilité de l'évasion par l'hôpital.

Ce fut de la stupeur et, poussé par l'émulation, une course aux « maquilles ».

Piqûres au tartre, insuflation de pétrole, injection d'ipéca, chacun, l'œil bouché, le bras emmaillotté, ou couché sur une paillasse, la chair d'un genou en décomposition, chacun promenait en vain son infirmité volontaire à travers la cour, souffrant inutilement, plus personne ne devant être dirigé sur l'hôpital, sauf pour un cas désespéré, cela par ordre supérieur, depuis l'évasion.

(A suivre) REMEMBER

Tu proclames que : « volage, elle doit être à qui bon lui semble, au gré de ses caprices », et, quelques lignes plus loin, tu déclares le contraire en disant que : « trompeuse, je l'assimile à l'indicateur qui vit au milieu de ses camarades pour mieux les vendre à la police, et, comme de celui-ci, j'en approuve l'exécution ». Pas plus?...

Il y a là un non-sens flagrant et j'en trouve la raison lorsque tu dis que : « tant qu'elle vit légalement ou librement avec un homme qui *l'entretient et subvient à tous ses besoins*, je lui dénierai le double jeu, je serai contre sa naturelle manie de tromper, et j'approuverai toujours le chevalier payeur qui lui fera payer cher sa tromperie. »

Ainsi donc, je vois que ta mentalité est en tous points conforme à l'état d'esprit du sénil gâteux qui entretient luxueusement une danseuse, mais qui entend, en retour, être seul à goûter ses caresses.

Pour toi, la femme cesse d'être la compagne aimante et dévouée, libre d'elle-même; elle devient la catin salariée et entretenue qui ne doit avoir d'autres désirs que les tiens, d'autres aspirations que les tiennes, tu lui dénies le droit d'appartenir à qui bon lui semble, elle doit subir uniquement tes caresses, même si celles-ci lui répugnent. Quoi de plus juste, *puisque tu subviens à tous ses besoins!...*

Me permettras-tu de te dire qu'un marché semblable est la négation même de l'amour? pour l'imposer, il faut avoir une mentalité de miché; pour l'accepter, il faut avoir l'état d'esprit de ces malheureuses qui subissent le contact du mâle, non par amour, mais parce que la faim leur mord les entrailles.

Approuver un meurtre semblable, c'est nier toute la philosophie anarchiste, philosophie qui nie l'autorité et revendique pour l'individu la liberté absolue, complète, intégrale de disposer de lui-même, de ses forces, de son cerveau, de son cœur, de son corps comme bon il l'entend.

Quant à assimiler la compagne infidèle au policier répugnant, je crois que tu es atteint d'une maladie commune à pas mal de copains : j'ai nommé l'exagération.

A toi fraternellement.

MAURICE FISTER.

***

Le camarade F. Luchesi donne, à mon avis, une opinion un peu brutale de ce qu'il croit être son droit, à l'égard d'une compagne vivant en commun avec un anarchiste, et, en vérité, il est assez difficile en ces matières d'avoir une règle de conduite bien normale, car nous sommes dans une fausse situation, déterminée par la contrainte sociale présente! et il faut tenir compte de l'impossibilité presque absolue pour les femmes de subvenir normalement à leurs besoins vitaux, même en travaillant beaucoup! Donc, étant obligée d'être avec un ami pour vivre à peu près normalement, tout en lui donnant ses soins de ménagère et d'amante, elle ne peut être libre d'aimer à son gré! puisque dépendante de quelqu'un! L'union libre, aussi bien que le mariage officiel, est stupide au point de vue amour libre! car ils imposent aux individus des devoirs de réciprocité. *L'union permanente est, même sincère, une restriction des libertés individuelle;* et, dans le cas contraire (plus général, hélas!), c'est une exploitation de l'un ou de l'autre des conjoints.

En effet, *l'amour est volage!...* pour l'un et l'autre sexe. Qui aime bien aujourd'hui ignore s'il aimera demain, et combien de temps durera cet amour; rien ne prouve non plus que la même personne ne puisse également aimer deux êtres à la fois! l'amour est libre!... il a toujours été libre! et aucune contrainte au monde n'a jamais pu faire qu'il en soit autrement; même à travers les religions et les préjugés, l'amour restera libre! Appliquons-nous seulement non à moucharder les prétendues *trompeuses* qui ne trompent que les imbéciles, mais à éviter les licences de la liberté. (*N'imposons pas aux autres ce que nous ne voulons pas subir nous-mêmes!*)

Mais révoltons-nous contre l'arbitraire en amour comme en toute autre chose!

L'anarchiste est pour toutes les libertés; conformes à sa nature et à sa conservation. Tout ce qui concoure à notre plus grand développement physique et moral est une liberté rationnelle! Tout ce qui concoure à notre amoindrissement physique et moral est *un abus! une tare, un vice!* et l'amour libre comme toute chose a aussi ses dangers, l'abus du sexe mène à l'hystérie, à l'anémie, à la tuberculose; beaucoup d'humains se laissent entraîner sur ces pentes dangereuses, parce que insuffisamment éduqués ou malade de la volonté.

L'anarchie ne peut être que l'état individuel et social des êtres sains et forts, capables de résister à toutes les ambiances dégradantes et mauvaises!

P. MONIN (Lyon).

Nous avons reçu, en réponse à Luchesi, plusieurs articles qui paraîtront la semaine prochaine.

Bibliographie

Les Humbles (89, rue de la Redoute, Roubaix, 5 francs l'un) est la revue mensuelle littéraire des primaires et contient d'intéressantes pages sur Walt Whitman ou R.-Ch. Renard, nous révèle un poète épris « violemment d'un culte pour la nature; des croquis flamands » pris sur le vif, par Maurice Wullens; des réflexions et notations de Georges Cère; des critiques littéraires de Alex. Desvachez et G. Cère, ainsi que de Jacques Froissart, le subtil et délicieux conteur; voilà ce que nous offre dans sa livraison de février-mars *Les Humbles*, sous la consciencieuse direction du poète Maurice Bataille.

Henri ZISLY.

Trois Mots aux Amis

POUR LE JOURNAL. — Rep. 60.40. Grosset, 0.50; X. mystérieux, 0.50; Nigon, 1 fr.; Fouquier, 0.50; X., 5 fr.; Joseph B., 2 fr.; X., 0.60; Maurice, 1 fr.; les cheveux verts, 0.50; Pasquet, 0.50. — Total : 72 fr. 50.

EDMOND (Var). — J'ai perdu ton adresse. Envoie-la moi. — Marcel.

RENE (Londres). — Tu serais aimable de me renvoyer le bouquin prêté. Demande l'adresse à Marcel P. Marcel.

HERVE. — *Culte de la Charogne* épuisé; rééditerons bientôt.

MONIN. — Pourquoi faire les 5 francs?

CHATEAUROUX. — Exact.

QUIQUOI. — Il n'y a pas de bibliothèque anarchiste gratuite. Vous trouverez les brochures en vente à *L'Anarchie* et pourrez lire les ouvrages de Kropotkine, Elisée Reclus, Stimer, Bakounine, etc., à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

A. BOYER. — Nous éditerons *L'Evolution de la substance* aussitôt que la machine tournera, c'est-à-dire dans peu de temps.

UN FUTUR MILITANT. — Je ne puis te préciser les jours où je serai libre. Passe toujours un soir.

CHEVALIER, Eugène, Reçu 2 f. 50 timbres.

VINCENT, 53, rue Carnot, Somain (Nord) voudrait connaître camarade Bar-le-Duc ou environs.

MAURICE FISTER prie Pierrot de passer chez lui pour prendre trois bouquins lui appartenant.

JEAN LIBRE, aujourd'hui à Malines (Belgique), remercie sincèrement les copains connus et inconnus qui l'ont aidé à recouvrer sa liberté.

ALPHONSE BARBE, camelot, écrira en donnant adresse à Emile Poulain, à Saint-Maur.

CAMARADE, en Auvergne, désire vendre roulotte en très bon état pour 50 francs. Ecrire au journal, à Nita.

VELO, bon état, à vendre 40 francs. S'adresser à René, au journal.

GORET, 62, rue Clodion, Nancy, désire se mettre en relations avec Paul Omé et Einfald, et voudrait former un groupe de propagande.

ON DEMANDE une dactylo. Se présenter 21, rue Feutrier, chez Mme Compoint, à partir de sept heures du soir.

LESPALIER (Georges) donnera nouvelles à Hubert, Champigny.

J. L. — Ai remis le livre à Julien. Apporte-moi le tome 2. — GINETTE.

Où l'on se voit, Où l'on discute

ECOLE D'ORATEURS. — Salle Leveau, 88, avenue Parmentier.

Pendant la période électorale les cours sont suspendus. L'école reprendra le 14 mai complètement réorganisée.

GROUPE ITALIEN, 25, rue de Clignancourt. Tous les samedis causeries.

Groupe antiparlementaire de Boulogne-Billancourt. — Réunion tous les jeudis soir à 9 h., à la Coopérative, 125, boulevard de Strasbourg. Les camarades y trouveront *l'anarchie* et le *libertaire* de la semaine.

GROUPE ANARCHISTE DE SAINT-DENIS. , à l'Avenir Social, 17, rue des Ursulines, salle du haut.

Tous les samedis causeries.

GROUPE ANARCHISTE ESPAGNOL. — Réunions tous les jeudis à l'U. P. (salle du premier), 127, faubourg Saint-Antoine, les copains trouveront *l'anarchie, Tierra y Libertad* et *Solidaridad Ovrera.*

GROUPE D'ACTION. — Les camarades composant le groupe d'action sont avisés que la campagne antiparlementaire terminée, le groupe se réunira comme par le passé. La prochaine réunion aura lieu le 13 mai.

« LES LIBRES ENTRETIENS », local de l'U. P., 157, Faubourg-Saint-Antoine (petite salle au premier), le mardi 19 mai, à 8 h. 1/2 du soir : *Où nous en sommes*, causerie par *Georges.*

GROUPE ANARCHISTE DU XV, 61, rue Blomet. — Samedi 16 mai, réorganisation des causeries. Tous les amis s'intéressant à la vitalité du groupe sont priés d'être présents.

LA VIE ANARCHISTE. — Conférence vendredi, 15 mai, salle de la Maison commune, rue de Bretagne, 49, par Girault, qui traitera: « Le Problème communiste ».

BEZIERS. — Les copains vont reprendre le cours des conférences et concerts. Que les anarchistes des villages se mettent en relation avec nous pour organiser.

NIMES. — Réunion tous les samedi à 8 h. 1/2, au café Roche, 15, rue Porte-de-France. Un pressant appel est fait à tous les amis afin d'intensifier la propagande antiparlementaire.

MARSEILLE. — Dorénavant les réunions se donneront (Bar du Muy, 63, boulevard National), le samedi soir, à 8 h. 1/2, chaque semaine. Salle réservée et causerie par un copain.

TOULON. — *Groupe antiparlementaire,* réunion tous les soirs, de 5 heures à 7 heures au local de la Jeunesse Libre, 14, rue Nicolas-Laugier, au premier étage.

Londres. — *GROUPE GERMINAL* d'action anarchiste. Ecrire à Roberts, 132, Drumond street, Hampstead Road. N. W. Réunions tous les vendredis, chez René.

LES EXCURSIONS DE L'ANARCHIE

Ballade Printanière

du Dimanche 24 Mai

dans les bois de Viroflay, rendez-vous à 8 heures précises devant la gare Montparnasse.

Causerie par Bonnery et Mauricius.

Les Poètes-Chansonniers révolutionnaires

Carte : 1 fr. 25.

***

Pour les Fêtes de la Pentecôte une

Excursion de 2 jours

dans l'admirable

Forêt de Fontainebleau.

Imp. Spéciale de « l'Anarchie »
TRAVAIL EN CAMARADERIE

L'Imprimeur-Gérant, GUÉRIN

BROCHURES

E. Armand : *Mon point de vue de l'anarchisme individualiste*	0.05
E. Armand : *L'anarchisme comme vie et activité individuelle*	0.05
E. Armand : *La procréation, volontaire au point de vue individualiste*	0.10
Brochon : *A bas les vieux*	0.05
Bossi : *Jésus-Christ n'a pas existé!*	0.10
Butaud : *Etude sur le travail*	0.10
— *Qu'est-ce que la beauté?*	0.10
Chaughi : *L'immoralité du mariage*	0.15
Chapelier : *Ayons peu d'enfants!*	0.20
Devaldès : *La chair à canon*	0.15
— *Réflexions sur l'individualisme*	0.15
Denis : *Cours d'hypnotisme*	0.25
Dikran Elmassian : *Dieu n'existe pas!*	0.05
Delaisi : *Le patriotisme des plaques blindées*	0.30
Delaisi : *La guerre qui vient*	0.25
Elysée Reclus : *A mon frère le paysan.*	0.05
Emile Henry : *Déclarations en cour d'assise*	0.05
Emilie Lamotte : *Education rationnelle de l'enfance*	0.10
S. Faure : *Ce que nous voulons*	0.05
— *Les crimes de Dieu*	0.15
Fromentin : *Dégénérés sociaux*	0.10
— *Cartouche, Mandrin et Cie*	0.15
Haël : *Contre la guerre* (pièce)	0.20
G. Hervé : *La philosophie du bonheur.*	0.30
Hureau : *L'ascension de la science*	0.10
— *La faillite de la politique*	0.20
Hubert : *Le bluff des coopératives*	0.10
E. Haeckel : *L'homme ne vient pas de Dieu, mais du singe*	0.15
Kolney : *La grève des ventres*	0.10
Kropotkine : *Le salariat*	0.10
— *Les prisons*	0.10
— *L'idée révolutionnaire dans la révolution*	0.10
Jacob : *Pourquoi j'ai cambriolé*	0.05
Libertad : *Le travail antisocial et les mouvements utiles*	0.15
Lericolais : *La grande utopie*	0.25
Loriot : *La vérité sur les anarchistes*	0.10
Lanoff : *De la rue Ordener aux Aubrais*	0.05
— *Pourquoi l'on vole, pourquoi l'on tue*	0.05
Levieux : *Homme libre, policiers, magistrats*	0.05
Dr Legrain : *Contre deux fléaux : l'alcool, le tabac*	0.20
Légeret : *Cris de haine, paroles d'amour*	0.10
A. Lorulot : *Une révolution est-elle pos-*	
— *Socialisme ou anarchie?*	0.20
— *L'individualisme* (révolte et solidarité)	0.10
— *L'individualisme anarchiste et communisme*	0.10
— *Les vrais bandits*	0.10
— *Causeries sur la civilisation*	0.20
— *Le mensonge électoral*	0.05
— *Une expérience communiste*	0.10
— *Fusilleurs et fusillés*	0.10
— *La vie nomade*	0.10
— *Procréation consciente*	0.10
— *Plus d'enfants*	0.20
— *L'idole patrie*	0.15

Mme REY-ROCHAT

La Révolution Culinaire

avec 24 recettes végétariennes

Prix : **0** fr. **75**

La Faillite de la Politique

par E. HUREAU, 0 fr. 20

Socialisme ou anarchie

par A. LORULOT, 0 fr. 20

A BAS L'AUTORITÉ

par MAURICIUS, 0 fr. 20

L'Amour libre

par Madeleine VERNET

0. 10

La Femme Esclave

par René CHAUGHI

0. 10

A bas le vote

Dessins de Petit Strix, 0.05

PEUPLE SOUVERAIN, LION NATIONAL, MAITRE DU VOTE, ARBITRE DE MES DESTINÉES... !!.. MAIS PAR DESSUS TOUT, J'SUIS L'JACQUES, BON POUR EXÉCUTER L'BOULOT INFERNAL IMAGINÉ PAR LES SPÉCULATEURS

En cartes postales **0,05** pièce.
Sur papier gommé **5** pour **0,05**